

Les premières années de la Section de Philologie germanique d'après les souvenirs d'un étudiant de l'époque

C'est avec empressement qu'à la demande du Comité organisateur de la Commémoration du LIX^e anniversaire de l'institution, à l'Université de Liège, de la section de philologie germanique, nous avons rappelé dans les pages qui vont suivre quelques souvenirs retenus avec amour, relatifs à la première période de cette section (1891-1896). On pourra ainsi juger du point de départ et, grâce à certains repères, établir des comparaisons avec la brillante situation actuelle.

Nous avons tenu, en hommage de gratitude, à mettre en lumière l'action féconde de deux grands professeurs, Godefroid KURTH et Jean WAGNER, qui ont joué un rôle essentiel dans la formation des germanistes de cette époque.

Si, pour nous personnellement, ces années de jeunesse, toutes chargées d'enseignement, de labeur et de progrès, réapparaissent aujourd'hui à nos yeux comme auréolées d'une émouvante beauté, c'est peut-être surtout, parce qu'elles se profilent sur un fond qui en constitue la base et dont il est impossible de les détacher : nous voulons dire la vie quotidienne de nos parents à laquelle elles ont été étroitement mêlées. Nous ne parlons pas de ces chers disparus, mais leur tendre sollicitude et leur exemple vivifiant d'allure un peu cornélienne créaient autour de nous une atmosphère de félicité qui nous haussait au-dessus de nous-même. Pendant que nous écrivions ces souvenirs, une illusion bienfaisante nous portait à croire que nous jouissions encore du bonheur de vivre à leurs côtés.

* * *

En 1892, lorsque nous sommes entré à la Section germanique, elle comptait au total cinq élèves, en y comprenant deux jeunes gens qui avaient commencé leurs études à l'École Normale des Humanités. Sauf en deuxième candidature, nous nous sommes trouvé presque toujours seul en face du professeur pour les branches spéciales. Il n'y avait pas d'étudiantes.

Alors, comme aujourd'hui, le programme comprenait un certain nombre de cours généraux communs à différentes sections : la psychologie, la logique, la philosophie morale, la pédagogie, la

— 4 —

méthodologie et de nombreux cours d'histoire (moyen âge, temps modernes, contemporaine, histoire politique de la Belgique et de l'Europe). Faute de place, nous n'en parlerons pas, bien qu'ils aient provoqué des réactions de tout genre. Nous évoquerons seulement le cours d'histoire de la philosophie moderne, parce qu'il a exigé de nous tous, au doctorat, un effort très considérable. Après une vue d'ensemble sur l'antiquité, il s'étendait de St Augustin à Auguste Comte. Nous avons dû peiner durement pour nous assimiler les grands systèmes philosophiques, fussent-ils présentés seulement dans leurs articulations principales. Pour être en mesure de dégager clairement le mouvement de recherche de la vérité sans cesse rebondissant au cours du temps, il a fallu faire un sérieux effort. Cette étude absorba longtemps les meilleures heures de la journée, mais nous avons été payé de retour par le profit que nous en avons retiré après coup.

Les cours d'histoire des littératures se rapprochaient plus directement du but que nous poursuivions. Qu'ils fussent communs à toutes les sections ou aux germanistes seuls, ou également aux romanistes, ils étaient donnés en français : littératures flamande, anglaise, française, italienne, espagnole, scandinave, portugaise et provençale. Seule l'histoire approfondie de la littérature allemande était enseignée en allemand. Chaque fois, c'était une histoire générale du développement de la littérature depuis les origines jusqu'à l'époque moderne. Cours le plus souvent impersonnels, dont la substance pouvait être trouvée dans les manuels appropriés. Des noms d'auteurs et d'œuvres, des dates, des biographies, des jugements stéréotypés, heureusement émaillés, à l'occasion, notamment pour la littérature française, de remarques très fines. Ils ont eu néanmoins le précieux avantage d'enrichir forcément la mémoire de notions indispensables et d'ouvrir de larges horizons. « Gratter » dans des cahiers n'a donc pas été inutile. Un meuble était construit, avec des étiquettes sur les tiroirs que nous avions la ressource de remplir parfois grâce à des lectures personnelles.

Mais parmi tous ces cours d'histoire littéraire, il y en a un qui émerge et s'impose aujourd'hui encore à notre souvenir. C'est celui de notions sur les principales littératures modernes professé par Godefroid KURTH. Ici, plus de cloisons étanches entre les différents pays. Les grands courants qui ont soulevé l'humanité et qui se sont exprimés par la voix des poètes, passaient par-dessus les frontières. Un maître éminemment doué sous le rapport de la réceptivité poétique, les captait et les exposait en larges fresques, grâce à son tempérament dynamique. Nous nous y arrêterons un instant, non pour évoquer une fois de plus et inutilement, la figure bien connue de Kurth historien, mais pour rappeler un côté mineur, essentiel pourtant, de sa personnalité.

— 5 —

Kurth était tout d'abord sensible à la beauté architecturale et sculpturale. Élaguant tous les accessoires, il savait rebâtir la charpente d'une œuvre littéraire et mettre en lumière le relief plastique. Sous cet angle, la *Divine Comédie* qu'il comparait volontiers à une cathédrale, et surtout l'*Enfer*, où les figures dramatiques ressortent fortement accusées, lui apparaissaient comme des sommets inégalés. Les drames de Shakespeare aussi et *don Quichotte*, malgré leur désordre, l'attiraient. Leurs constructions d'ensemble se dressaient majestueusement devant ses yeux éblouis.

Chose étrange, la musique instrumentale, même représentée par les chefs-d'œuvre consacrés de Bach ou de Beethoven, étaient loin de l'enchanter sans réserve. Il devait se dominer pour écouter jusqu'au bout un quatuor. Cette musique le tirait et le plongeait finalement dans un état d'énervement voisin de la souffrance. Seule une mélodie dégagée de tout enchevêtrement ou une chanson populaire le réconciliaient. Par contre, le balancement rythmique des vers, le nombre d'une phrase, la sonorité et la cadence des mots comblaient de délectation son sens esthétique, sous l'action des sortilèges magiques du verbe et provoquaient en lui une invincible adhésion aux images et aux sentiments suggérés par le poète, quitte à se ressaisir lorsque l'évolution d'un Byron ou d'un Shelley lui révélait clairement les germes de mort contenus dans l'individualisme anarchique.

Des dispositions natives d'orientation vers le halo du surnaturel et une foi religieuse qui avait conservé la fraîcheur et la candeur de l'époque de la première enfance, lui ouvraient, comme à un initié, les portes du domaine réservé de l'ineffable, de l'inexprimable, du mystère, dont il subissait la puissance incantatoire, c'est-à-dire la poésie, à un degré plus élevé que lorsqu'il appréhendait les choses sensibles, claires et rationnelles. Au-delà des mots, une communion secrète s'établissait entre le poète et lui dans une sorte d'état de grâce. D'un coup d'aile, il s'élevait au-dessus des réalités. Son imagination s'enflammait. Semblable à un visionnaire, il découvrait avec ravissement les splendeurs du *Paradis* de Dante; il écoutait avec émotion les lamentations ensorcelantes d'*Ossian* et les *Hymnes* ferventes de Novalis, aussi bien que les évocations somptueuses de Chateaubriand et les *Harmonies* de Lamartine.

Ame romantique, sans aucun doute.

Nouveau Perceval, au caractère bien trempé, il se donnait tout entier, avec une sincérité, une bonne foi et un désintéressement qui désarmaient ses adversaires sceptiques ou ironiques. A l'époque où nous assistions à ses leçons, il devait être entré dans la cinquantaine. Sa barbe et ses longs cheveux qui prêtaient à sa belle tête une allure de Christ, grisonnaient déjà. Il avait derrière lui une production scientifique qui l'avait classé au premier rang et cependant il était resté étonnamment jeune de cœur. Là résidait, il faut le croire, le secret de la résonance qu'il suscitait spontanément auprès de ses auditeurs souvent insoucians par nature et frondeurs, dont il réussis-

— 6 —

sait à retenir l'attention dans une atmosphère de chaude compréhension.

Au demeurant combattif et passionné, ignorant le souci du qu'en-dira-t-on, il clamait ses admirations et ses répugnances. Du haut de la chaire, tel un avocat à la barre, il plaidait avec fougue en vue d'emporter la conviction et son propre émoi devenait communicatif. Ses dossiers reposaient près de lui, mais il ne les consultait que pour en sortir des documents qu'il lisait en chartiste habitué à mettre des textes en valeur.

Nous le voyons encore lorsque, d'abord calme, puis s'animant peu à peu, il décrivait la période du *Sturm und Drang*, qu'il dénommait « Tempête et Assaut ». L'abondante littérature particulière à cette tendance dans les dernières décades du XVIII^e siècle en Allemagne, il ne la rejetait pas en bloc, malgré ses outrances frénétiques. Il en détachait avec une dilection certaine le *Götz von Berlichingen* de Goethe et les *Erigands* de Schiller. Il sentait, en effet, et il admirait, ce que ces drames, en dépit de la démesure dans l'effort pour étreindre l'impossible, contiennent de générosité et d'héroïsme. Kurth s'y reconnaissait parfois lui-même comme dans un miroir, bien que la maturité de son esprit corrigeât les impulsions de son propre instinct de redresseur de torts à la don Quichotte, qui se réveillaient, à son insu, quand l'iniquité triomphait. Et puis, il savait que la ferveur tumultueuse de ces jeunes poètes ne s'en tiendrait pas à la phase de la révolte. Au-delà des *Brigands*, de *Cabale et Amour*, il entrevoyait sous des formes plus classiques, *don Carlos*, *Marie Stuart* et *Guillaume Tell* et l'ébullition téméraire et orgueilleuse de Prométhée chez Goethe, se décanterait dans *Iphigénie* et *Torquato Tasso*.

L'expérience ne prouvait-elle d'ailleurs pas, et l'historien qui réapparaissait ne manquait pas de le mettre en lumière, que l'accès aux libertés excessives entraîne fatalement le désordre et l'anarchie, et rend nécessaire, par voie de conséquence, le retour à la loi et à la discipline, en sacrifiant, hélas, bien des victimes innocentes qui sont comme la rançon du progrès social ? Ainsi, les leçons de littérature de Kurth se haussaient, à l'occasion, à des notions salutaires de culture générale, élémentaires, peut-être, mais qu'il n'était pas inutile de proposer à des débutants dans la vie. Servi par une lecture immense, une vaste érudition et une mémoire prodigieuse, qui lui permettaient de faire jaillir soudain, avec une verve primesautière et colorée, des rapprochements inattendus, le maître, en animateur sans pareil, semait les idées à la volée, sans se demander si elles tomberaient toujours sur un sol fertile.

Nonobstant son tempérament romantique qui l'entraînait invinciblement à prendre parti pour le faible et l'opprimé, Kurth éprouvait une vraie passion pour les littératures primitives, où règne cependant la loi du plus fort. Ici, on était loin de *Hermann et Dorothea*, qu'il considérait comme un type parfait du poème épique moderne, mais cette poésie dite barbare lui présentait à l'envi le spectacle fascinant

— 7 —

de l'âme humaine dans la fraîcheur de l'aube, en proie aux instincts, encore indisciplinée, violente et brutale, mais pourtant promise au salut par le triomphe ultérieur du christianisme.

De là ses incursions enrichissantes dans le domaine du cycle eddique. Quoique polyglotte consommé, il ne connaissait cependant l'*Edda* et les *Sagas* que de seconde main par la science allemande. Il n'eut pas le loisir d'étudier l'ancien-norrois pour les lire dans le texte original, et il le regrettait, mais il engagea un de ses élèves germanistes à se spécialiser dans cette littérature alors peu explorée chez nous. C'est ainsi que, sous son impulsion, Félix Wagner publia, après plusieurs années de travail solitaire, son livre sur *Ary le Savant* et devint dans la suite un des plus forts scandinavistes de langue française.

Voilà, en quelques traits, comment nous est apparu Godefroid Kurth. « C'était un professeur d'enthousiasme », nous écrivait dernièrement un de nos condisciples de ces années radieuses, le romaniste Olympe Gilbert. Ce jugement lapidaire résume bien l'impression générale que le maître a laissée dans le souvenir de ses élèves reconnaissants.

Bien différent de Kurth, quoique haut de stature comme lui, voici son ami, le grand-ducal Jean WAGNER d'Echternach, le chef attiré de la Section germanique, calme, pondéré, légèrement voltairien, tolérant et foncièrement objectif.

« Meister Johann », comme on l'appelait, assumait à lui seul la lourde charge de l'enseignement de l'allemand, aussi bien en candidature qu'au doctorat, sans compter le souci de la direction des dissertations qui, à cette époque, étaient presque exclusivement orientées vers l'allemand ⁽¹⁾. Le flamand, dont le titulaire était Franz Van Veerdeghe, attirait beaucoup moins, malgré les nombreux cours qui lui étaient attribués. Rares étaient les étudiants qui se spécialisaient dans la langue anglaise, bien que le professeur, Oswald Orth, fût un parfait gentleman fort sympathique et dévoué.

Comme il est encore présent à notre esprit, ce regretté Jean Wagner ! Il anime cette chambre spacieuse du second étage de l'ancien bâtiment donnant sur la place Cockerill, où il professait, ainsi que son collègue d'anglais. Au centre, au milieu des bancs, se trouvait un énorme poêle en fonte que les étudiants alimentaient avec le charbon apporté de la cave par Guillaume, le boute-feu, et déposé dans un énorme bac. De grandes bibliothèques vitrées

(1) La préférence donnée à l'allemand provenait surtout du fait qu'en général les étudiants étaient mieux préparés pour cette langue que pour les deux autres. À l'Athénée de Liège d'où sortaient la plupart des futurs germanistes, l'enseignement de l'allemand comportait 6 heures par semaine en 7^e et en 6^e et, en latine-grecque, 2 heures pendant les cinq dernières années, le flamand 2 heures à partir de la 6^e, et l'anglais (facultatif en section latine) 2 heures dès la 4^e.

— 8 —

dont un élève de dernière année gardait les clefs, tapissaient les murs. Cette salle, avec un petit local du rez-de-chaussée, où se donnaient les cours de flamand, constituait tout le domaine de la Section germanique.

Wagner entre en disant : « Guten Tag ». Il suspend ses vêtements à un crochet ou les dépose sur un banc, puis s'installe à la chaire placée sur une sorte d'estrade. C'était un grand diable d'homme robuste, embarrassé de ses longues jambes. Parfois il se levait et marchait de long en large. De ses doux yeux gris cachés derrière de grosses lunettes encadrées d'or qu'il n'enlevait jamais, il regardait devant lui. On aurait dit qu'il s'adressait à une foule invisible, d'où émergeait l'un ou l'autre disciple attentif prenant des notes. Il parlait d'une voix claire et lente en articulant avec soin. De ses fortes mains de fils de paysan, il semblait vouloir ponctuer ses phrases.

Il exposait gravement avec une netteté de vision qui révélait une minutieuse préparation du sujet à traiter. On remarquait vite que ce professeur si simple d'apparence et un peu sévère, possédait une grande expérience de la vie. Il nous introduisait prudemment, mais sans fausse pudeur, dans les méandres du cœur et de la volonté. Il en appelait, le cas échéant, en manière de contrôle, à notre propre introspection, aux pressentiments, aux intuitions d'êtres jeunes que la tempête a épargnés. Cette méthode, toute nouvelle pour nous, diminuait les distances et peu à peu naissait en nous une affection respectueuse pleine d'admiration.

Semblable à un médecin sûr de son diagnostic et qui, instruit de la constitution physique et du tempérament de son patient, attaque de front la maladie envahissante, ainsi Wagner scrutait les mobiles des actions, il suivait pas à pas le développement de la passion, il en marquait les symptômes avec rigueur et sobriété jusqu'au dénouement. Nous assistions là à de palpitantes séances de dissection d'âmes, opérée comme sur le vif, quoique par l'intermédiaire de personnages littéraires.

Après avoir passé au crible *Emilia Galotti* et la *Trilogie de Wallenstein*, Faust lui donna l'occasion d'affirmer encore mieux sa maîtrise. Kurth citait à peine cet étrange et gigantesque monument qui domine la littérature allemande. Pourquoi ? Qui sait ? Le plus grand des païens modernes sous sa double incarnation de Faust et de Méphisto, ne lui inspirait-il pas, dans ce drame, malgré le prestige incontestable du style et la profondeur de l'idée, une antipathie peut-être insurmontable ?

Wagner, lui, se sentait au contraire attiré. Possédant la matière, il s'est fait un jeu de nous initier aux sources, aux conditions historiques, aux témoignages de tout genre afin que l'œuvre fût bien placée dans son temps et s'intercalât dans la biographie du poète, mais cette préparation sous-jacente ne représentait qu'un élagage indispensable, facilité d'ailleurs, pour nous, par les préfaces et les commentaires des éditions du texte. La prise de possession du drame

— 9 —

titanesque qui dépasse de cent coudées les péripéties d'un conflit d'amour, demeurerait pour lui l'essentiel.

Il s'agissait avant tout de suivre dans ses démarches un génie audacieux qui cherche à tout survoler et à entrer en contact avec l'Universel. Tout rempli du sens hautain de la grandeur de l'homme et de son destin, il lâche la bride à son démonisme organique ; il se refuse à jamais calmer sa soif insatiable de connaître et son ardente passion de l'inaccessible. Il aurait voulu jusqu'à pénétrer la pensée de Dieu ou du moins réduire l'insondable à sa limite extrême, où l'esprit est obligé de s'avouer vaincu. Est-ce que Faust aspire vraiment à réaliser en lui l'harmonie intérieure, l'unité dans la totalité de l'être, l'ordre intime obtenu par un équilibre de toutes les facultés, les sensuelles aussi bien que les spirituelles ? Ou bien, au contraire, s'abandonne-t-il voluptueusement à la passion de la bataille sans répit entre le désir et le renoncement, en passant par des euphories successives, exclusives de la tempérance ?

Les deux états d'âme opposés exprimés avec une maîtrise sans pareille dans *Prométhée* et *Les Limites de l'Humanité*, diptyque fameux que nous avons eu soin d'étudier en guise de préface, se trouvaient-ils réunis à nouveau dans le seul cœur de Faust ? D'une part, la force et l'énergie orgueilleuse qui se campent en rivaux en face du Créateur, et, d'autre part, la notion de mesure et de proportion, l'acceptation des bornes imposées à l'homme ? Le bonheur vers lequel tend Faust ne réside-t-il pas plutôt dans le perpétuel devenir volontaire, dans la projection de l'âme hors et au-delà d'elle-même sous l'attraction de l'inconnu ou de l'insaisissable ? Et au cours de ce devenir, ne dédaigne-t-il pas la grandeur de la possession sereine de l'être, qui d'ailleurs pour lui, ne peut s'établir dans une relation nécessaire avec la Divinité, comme ce fut le cas pour Dante et Fra Angelico ? Est-ce au prix de cette tension forcenée que Faust, après une longue existence tissée d'expériences toujours renouvelées, l'emporte finalement, au seuil de la tombe, sur Méphisto et, sauvé, s'élève vers le ciel dans son essence immatérielle qui, délivrée des liens corporels, fuse vers le Divin ?

Toutes ces questions surgissaient, lorsque nous nous penchions avidement sur le drame, sous la conduite de notre maître qui, imprévisible, s'efforçait avec toute la force persuasive et la perspicacité dont il était capable, de nous montrer dans tout son relief la lumière qui brillait devant ses yeux. Nous a-t-il communiqué la puissance d'envoûtement, le chaud rayonnement émanant de l'ensemble de l'œuvre qu'il ressentait en lui-même ? Nous n'oserions l'affirmer. Plus d'une scène déconcertante de *Faust* resta pour nous à l'état d'énigme, à cause de notre insuffisance. Nous tâtonnions parfois contre des problèmes dont nous ne trouvions pas la solution, comme c'était d'ailleurs aussi le cas à propos de certains systèmes signalés dans notre cours d'histoire de la philosophie moderne.

— 10 —

N'importe ! Éprouver la tentation de pénétrer un mystère, aiguïser son cerveau en recherchant, en dépit des fantasmagories suscitées par Méphisto, le sens fondamental de toute la construction de *Faust*, même sans le découvrir avec certitude, n'était pas chose vaine pour des étudiants. S'être attaqué avec bonne volonté, jusqu'au bout, à une production immense, difficile à embrasser d'un coup d'œil, laissait déjà une satisfaction et un bénéfice appréciables, car le travail vaut par la peine qu'il a coûtée. D'ailleurs, et nous ne l'avons pas oublié, abstraction faite des points d'interrogation qui troublaient le besoin métaphysique naissant, quel plaisir on ressentait à s'attarder dans des moments de plénitude, devant des trésors artistiques rencontrés tout au long de l'œuvre !

Le génie créateur de Goethe ne revêt-il pas, en effet, d'une incomparable splendeur verbale, dans les deux parties de *Faust*, les pensées, les visions, les symboles que le poète, fût-il devenu octogénaire, emmêle dans les hauts jeux de la sensibilité et de la sagesse ? Au demeurant, n'avons-nous pas aussi recueilli, au passage, des vérités enchâssées en des arabesques d'or, dont le contenu s'imposait à notre méditation, au point de se fixer définitivement dans la mémoire, telle par exemple cette maxime que Wagner, toujours attentif à stimuler la personnalité de ses élèves, ne manqua pas de relever : « Si tu veux être, sois par toi-même » ? ⁽¹⁾

Dans ses exposés littéraires, le maître parlait en allemand, mais son débit mesuré s'adaptait à l'état d'avancement des jeunes gens qui l'écoutaient et qui avaient soin de préparer assidûment les leçons afin d'être plus facilement orientés.

Par contre, Wagner employait la langue française pour ses cours de linguistique, notamment la grammaire historique, la grammaire comparée des langues germaniques, le gotique, l'explication des textes en ancien et moyen-haut-allemand. Ici, le professeur montrait un autre aspect de sa personnalité, car il était aussi un philologue averti. Sans doute, pour nous, l'objectif le plus immédiat de nos études était la connaissance de la langue actuelle, mais cette langue, chacun le sait, n'est que le résultat d'une longue évolution. Nous soupçonnions certes cette vérité banale. Nous avons eu le privilège d'en voir la démonstration suggestive, présentée par un spécialiste qui sentait passer le courant générateur des transformations du verbe.

Wagner éprouvait une sorte d'ivresse à remonter jusqu'aux formes les plus anciennes et à les dépister chez les différents peuples du rameau germanique. Aussi exposait-il avec joie les lois qui ont présidé aux changements survenus aux mots dans un groupe ou dans des groupes congénères. Comme illustration, la *Bible d'Ulfilas*,

⁽¹⁾ C'est une joie pour nous de savoir que la grande tradition inaugurée à la Section germanique de Liège par Jean Wagner, est de nos jours continuée avec éclat, notamment dans l'explication de *Faust*, par le distingué et savant professeur A. L. CORIN.

— 11 —

le *Hildebrandslied*, des extraits de la *Chanson des Nibelungen*, de Walther, de Wolfram, de Hartmann arrivaient tour à tour. Les idées et les sentiments exprimés dans ces vieux documents gonflaient, il est vrai, ces textes d'un intérêt supplémentaire, et les rappelaient à la vie, néanmoins le maître n'oubliait pas son propos. En ces moments, il s'attachait à faire percevoir le courant de la sève sortie des racines nourricières depuis l'indo-européen et qui, coulant dans les mots d'âge en âge, maintient solidement les troncs et produit des fleurs et des fruits. Il nous conviait ainsi à un spectacle plein d'attrait et sans cesse renouvelé.

Tel était Jean Wagner professant *ex cathedra*.

Il veillait aussi à faire travailler personnellement ses élèves. Chaque semaine, puis plus tard au bout de quinze jours, nous avons été tenus de donner des leçons en allemand, sur les premiers drames de Lessing, les ballades de Schiller, les poésies lyriques de Goethe, l'*Obéron* de Wieland. La besogne était dure et grandes les exigences. Mais grâce à la critique constructive et stimulante du maître toujours bienveillant quoique assez froid, on progressait et on apprenait peu à peu son métier de professeur.

Il y avait aussi les exercices de thèmes. Hebdomadairement, nous devions transposer par écrit en allemand, à domicile, 4 à 5 pages d'un texte français. C'est ainsi que nous avons traduit la *Vie de Charles XII* de Voltaire. La question n'était pas seulement d'enrichir son vocabulaire et de mieux posséder sa grammaire, mais de faire passer autant que possible dans la traduction le génie de la langue originale. Illusion ? Peut-être ! En tout cas, tentative entreprise avec un sérieux sincère. Incontestablement, labeur fécond.

Et puis, Wagner, dans cet entraînement efficace à l'effort continu, tout en redressant impitoyablement les moindres erreurs, ne manquait pas, en quelques mots qui dans sa bouche avaient pour nous beaucoup d'importance, de relever ce qui lui paraissait bon, de vanter même ce qui s'avérait meilleur encore. Bref, il inspirait aux disciples la confiance en eux-mêmes, il les amenait à engager leur fierté dans leur travail et leur communiquait des raisons concrètes d'optimisme. Au surplus, bien que ce but ne fût pas proclamé ouvertement, nous prenions insensiblement conscience des valeurs particulières propres à chaque langue et nous pratiquions, somme toute, une réelle gymnastique d'humanisme moderne.

Ainsi fuyaient les semestres les uns après les autres, tandis qu'un élan plein d'ardeur nous poussait en avant.

Or voilà qu'un jour nous arrive à l'improviste la terrible nouvelle que Wagner était mort, succombant à une crise foudroyante d'appendicite. Il n'avait que 45 ans. Cette disparition brutale et si inattendue nous frappa de stupeur et nous causa une peine profonde. « Meister Johann » n'était plus ! Tout un temps nous restâmes comme désespérés. Il eut comme successeur, en ce qui concerne la partie littéraire, un élève qu'il avait formé à l'École Normale des Humanités, Henri

Bischoff. La charge philologique fut répartie entre plusieurs titulaires déjà en fonction. Le jeune Bischoff fut pour nous, pendant notre dernière année, un condisciple aîné qui était en avance sur nous, plutôt qu'un maître. C'était un travailleur et un chercheur infatigable, animé de l'esprit scientifique.

Quant à Jean Wagner, nous lui avons voué un souvenir ému et le temps n'a pas affaibli notre gratitude pleine de ferveur à son égard.

L'étude régulière des cours, la préparation de nombreuses leçons, les travaux écrits, les lectures personnelles, l'élaboration de la dissertation doctorale exigeaient des germanistes une application constante et une solide santé. Heureusement les après-midis restaient libres et, par suite d'une entente entre les professeurs de la Section, il était admis que l'étudiant choisissait une des trois langues comme spécialité ; elle l'emportait dès lors sur les deux autres en coefficient d'importance.

Wagner estimait, et Kurth partageait son avis, que le développement de la personnalité poursuivi par la Section impliquait un choix et par conséquent des sacrifices, un renoncement, une limitation consentis. Si les trois professeurs avaient eu les mêmes prétentions, les plus robustes parmi nous auraient succombé sous le fardeau et les années d'études se seraient transformées en un cycle infernal. La sagesse pratiquée a donc permis à la vie de suivre son cours normal (1).

Grâce à cette modération, nos germanistes, toutes tâches remplies, conservaient un peu de loisir. Il faut croire qu'une intense curiosité intellectuelle les animait, car lorsque les conjonctures étaient favorables, ils se faufilaient parmi leurs amis de la Faculté des Sciences, afin d'aller écouter les exposés des grands maîtres qu'on leur vantait, les SPRING, les VAN BENEDEEN, les CÉSARO ; ils assistaient avec un puissant intérêt aux conférences publiques, notamment de DELBŒUF qui était la gloire de la philologie classique et qui passionnait la jeunesse en analysant les problèmes de la matière et de l'hypnotisme.

Les cercles estudiantins aussi les attiraient : d'abord l'*Association des Etudiants en Philosophie et Lettres*, fondée en 1892, puis le *Cercle de Philologie* fondé en 1894 et qui l'emporta bientôt sur l'*Association*. On se réunissait une fois par semaine vers 8 heures du soir dans une salle que prêtait gracieusement le patron d'un café de la ville. Ah ! la belle époque d'insouciance juvénile ! Il n'était pas question de guerre, en ce temps-là, ni de troubles sociaux. On se sentait heureux dans ce coude-à-coude familial, tandis qu'on riait, qu'on plaisantait et qu'on se racontait des histoires amusantes, tout en buvant des bocks et en jouant aux cartes. On ne parlait ni de football ni de pronostics.

(1) C'était là, avouons-le, une nécessité de caractère banal. On agirait toutefois sagement en la méditant, quand on établit des programmes. On cède, en général, trop facilement à la tendance de préconiser des mesures condamnées à rester stériles, si elles ont fatalement comme conséquence de provoquer soit un surmenage insupportable, soit une dispersion superficielle de l'effort.

Qu'on ne s'y méprenne cependant pas. Ces réunions avaient certes pour but la relâche et le délassement, mais elles apportaient toutefois aussi la preuve de la vitalité intellectuelle qui bouillonnait dans ces petits groupements. Conformément aux statuts du *Cercle*, les membres devaient, à tour de rôle, traiter sous forme de causerie, l'un ou l'autre sujet librement choisi et se rapportant à leurs préoccupations. On s'adonnait de tout cœur à ce surcroît de besogne volontairement accepté et chacun ambitionnait d'apporter quelque chose de nouveau aux camarades. Il ne serait venu à l'esprit de personne de céder à l'envie de « rigoler » durant ces pseudo-conférences. Des discussions souvent animées suivaient les causeries sans prétention. Il en résultait de-ci de-là des confrontations utiles. En tout cas, certains des exposés d'un Kugener, d'un Marcel Laurent, d'un Auguste Bricteux, d'un Félix Wagner sont restés dans nos souvenirs. Alfred Duchesne et Olympe Gilbert, particulièrement vibrants et gais, Léon Paschal et Albert Counson, tous romanistes, puisaient à pleines mains dans la littérature française contemporaine.

Ils subissaient l'influence de leur jeune maître, Maurice WILMOTTE qui, chose rarissime alors, les invitait de temps en temps chez lui pour leur faire connaître des écrivains en passe de devenir célèbres, Verhaeren, Franz Ansel, Hubert Krains, Albert Mockel, le sculpteur Rulot, le peintre Auguste Donnay et parfois l'un ou l'autre poète français. On était à l'époque du symbolisme, mouvement né à Liège peu auparavant et qui avait comme porte-parole la *Wallonie* fondée à Liège par Albert Mockel (1). *Floréal* de Charles Delchevalerie paraissait aussi dans nos murs. *La Princesse Maleine* de Maeterlinck faisait son entrée dans le monde. Après les excès du naturalisme, le symbolisme répondait à des aspirations profondes et pas seulement à un besoin de nouveauté. Nos condisciples de la romane ont eu le mérite, lors des entretiens au *Cercle de Philologie*, de nous introduire dans ce domaine poétique si différent de nos plates-bandes littéraires habituelles.

Il régnait incontestablement entre les camarades des Sections classique, romane et germanique une solidarité d'esprit exclusive de toute jalousie et de toute prétention à la supériorité. Une parenté morale s'affirmait, qui trouvait sa source dans la conscience d'une « inféodation à un destin commun », (le mot est d'Alfred Duchesne), bien que les contrastes individuels fussent nettement marqués. Même en dehors du *Cercle*, on sentait cette solidarité, lorsque nous assistions, en groupes compacts mus par le même enthousiasme, aux représentations des pièces d'Ibsen, au Casino Grétry, où Lugné Poe remportait un succès triomphal dans l'*Ennemi du Peuple*, *Solness le Constructeur* et d'autres drames.

(1) Citons parmi les principaux collaborateurs de *Wallonie* : Henri DE RÉGNIER, Gustave KAHN, Stuart MERRIL, A. MOCKEL, Ferdinand HÉROLD, Jean MORÉAS, Francis VIÉLÉ-GRIFFIN, René GHIL et André GIDE qui signait André Walter.

— 14 —

Signalons pour finir que la musique a contribué largement à nous unir dans un même idéal. Les circonstances y contribuaient. La passion du déplacement ne sévissait pas, l'automobile était inconnue et la bicyclette, objet de grand luxe réservé à quelques privilégiés, ne figurait pas dans le budget ordinaire des étudiants forcément beaucoup plus sédentaires qu'aujourd'hui. Les dancings non plus n'existaient pas. On n'avait pas encore inventé le cinéma, ni le gramophone, ni la radio. Les beaux concerts prenaient la valeur d'un événement. Le Conservatoire seul faisait l'office de point de ralliement sous le rapport musical et nous le considérions comme le prolongement, comme une dépendance culturelle de l'Université. Pendant la période des examens, en juillet, quand on était fourbu, on se délassait un instant en allant écouter les concours supérieurs publics de piano et de violon.

Dès que les affiches annonçant les quatre concerts annuels dirigés par J. Th. RADOUX apparaissaient sur les murs de la ville, on commentait les programmes et l'on se réjouissait à l'avance des belles heures en perspective. L'amphithéâtre était pris d'assaut dès le soir des répétitions générales, le vendredi. On n'y voyait pour ainsi dire que des étudiants appartenant à toutes les Facultés, notamment beaucoup de Russes avec lesquels on liait compagnie.

Mais les quatre ou cinq séances par saison des *Nouveaux Concerts*, créés par Sylvain DUPUIS et qui avaient lieu le dimanche après-midi, excitaient encore davantage la ferveur de cette ruche bruyante, parce qu'ils apportaient de la musique moderne, souvent en première audition. Vincent d'Indy, César Franck, Brahms, Smetana, Richard Strauss, Moussorsky, Glazounow, Dvorak, Saint Saëns, Svendsen, Wieniawsky, Rimsky Korsakow, Tchaikowsky, Chabrier, Liszt, Max Bruch, Paul Dukas, Debussy étaient révélés tour à tour, et surtout Richard Wagner, alors peu connu à Liège. Des fragments de *Lohengrin*, *Tannhäuser*, de *l'Or du Rhin*, des actes entiers de *Tristan et Isolde* forçaient notre admiration, si bien que Sylvain Dupuis, devenu très populaire parmi nous, apparaissait comme le grand chef d'orchestre favori, parce qu'il faisait connaître les aspirations nouvelles de la musique.

En tout cas, nous sommes persuadé que les *Nouveaux Concerts* ont contribué à élever l'atmosphère spirituelle estudiantine durant ces belles années. Grâce à S. Dupuis notamment, la musique s'unissait à la littérature, à la philologie et à l'histoire pour augmenter encore la joie de vivre d'une jeunesse radieuse qui connaît le pur enthousiasme d'un essor (1).

Emile WITMEUR.

(1) Voici les œuvres qui exécutées aux *Nouveaux Concerts* et ayant leur source dans la littérature allemande ont particulièrement intéressé les germanistes : *Wallenstein* de Schiller et *La Forêt enchantée* d'après Uhland de Vincent d'Indy ; *Erikönig* de Gœthe, de Liszt ; *Don Juan* d'après Lenau et *Till Eulenspiegel* de Richard Strauss ; *Lenore* d'après Bürger, de Henri Duparc ; l'ouverture de *Hermann et Dorothee* de Schumann et, de Richard Wagner, *Parzifal*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Meistersänger*, *Götterdämmerung*, *Siegfried*, *Tristan et Isolde*, — en première audition, dont il y eut souvent plusieurs reprises.

Soixante années de Philologie germanique à l'Université de Liège (1)

Préhistoire — L'Ecole normale des Humanités

Jusqu'en 1890, seule l'Ecole normale des Humanités, fondée à Liège en 1852, avait assuré l'enseignement de la philologie moderne ; une section de langues vivantes y avait été créée en 1880. Elle avait pour but de former les professeurs-agrégés de l'enseignement secondaire ; bien qu'elle ne visât pas à les préparer à la recherche, elle leur assurait une formation scientifique solide. Les étudiants suivaient de nombreux cours à l'Université, notamment ceux de Le Roy, Kurth, Roersch, Lequarré, Hubert, Delbœuf, Stecher et Deschamps. De plus, certains professeurs de la Faculté étaient aussi chargés de cours à l'Ecole normale ; il y eut donc toujours des rapports étroits entre l'Ecole et l'Université.

Ces études de professeur-agrégé duraient quatre ans ; théoriquement, les élèves de la section germanique devaient passer deux de ces années à l'étranger ; malheureusement, le principe ne put être appliqué, et les séjours à l'étranger furent limités à des voyages d'études, soit pendant les vacances, soit après l'obtention du diplôme. Toutefois, le gouvernement encourageait les chercheurs qui désiraient poursuivre leur formation scientifique dans une université étrangère, en leur accordant des bourses d'études (l'un d'eux put ainsi travailler à Marbourg et à Leyde). Pendant les deux premières années, l'étude des trois langues était obligatoire pour tous les élèves de la section ; après cela, ils choisissaient, soit l'allemand, soit l'anglais, mais tous poursuivaient l'étude du « flamand ». Notons qu'à cette époque, peu d'étudiants se spécialisaient en anglais, car, dans le domaine philologique comme ailleurs, la science allemande était à l'avant-garde du progrès ; aussi, parmi les thèses présentées pour l'obtention du diplôme, la plupart traitaient de littérature allemande.

L'essentiel des cours de langues était l'explication d'auteurs ; en général, ces explications étaient données dans la langue du texte

(1) Nous adressons nos plus sincères remerciements à tous les « anciens » qui ont bien voulu nous aider en nous communiquant leurs souvenirs.